

LIVRET D'ÉTUDE & DE RÉFLEXION

LES JOURS DE JEÛNE

10 Sujets d'Étude & Débat pour la Table

Dix questions tirées du cours du Rav Raphaël Benizri « Ticha
beAv : le livre de Job » : pourquoi le juste souffre, ce que valent
les explications des amis d'Iyov, et ce que D' lui répond enfin. Le
remède, dit le Rav, tient en un geste : tendre la main.



Rav Raphaël Benizri

Sommaire des sujets

Thèmes de réflexion et questions à partager autour de la table des jours de jeûne

-
- | | |
|-------|---|
| 01 | Les douleurs de l'enfantement |
| <hr/> | |
| 02 | Iyov a-t-il existé ? |
| <hr/> | |
| 03 | Trois sources du malheur |
| <hr/> | |
| 04 | Le Satan, un messager parmi d'autres |
| <hr/> | |
| 05 | Consoler sans parler |
| <hr/> | |
| 06 | Trois amis, trois explications |
| <hr/> | |
| 07 | Elihou, le plus jeune |
| <hr/> | |
| 08 | Où étais-tu quand J'ai fondé la terre ? |
| <hr/> | |
| 09 | Tendre la main |
| <hr/> | |
| 10 | Le juste qui n'est plus de son temps |
| <hr/> | |

Les douleurs de l'enfantement



PRÉSENTATION

Enfant, le Rav restait après l'office avec son grand-père pour lire quelques chapitres d'Iyov, à l'approche du 9 Av. Le livre pose la question du *tsaddik vera lo* : pourquoi le juste souffre-t-il ?

LA QUESTION

Pourquoi lire Iyov à Ticha beAv, et comment regarder une crise ?

LA RÉPONSE

La question des sages : tsaddik vera lo — un juste, et il lui arrive du mal.

Iyov pose le problème de la souffrance de l'homme, et par extension celle du peuple juif. C'est pourquoi sa lecture était recommandée comme une source de réflexion sur les tribulations qui sont à la source du 9 Av, et qui ont continué au fil du temps.

Chaque fois qu'il y a un changement, une crise, une nouvelle orientation, une reconversion, il y a des douleurs d'enfantement. Ces douleurs prennent des allures tragiques ; notre génération se relève à peine de la tragédie de la dernière guerre. Alors se pose la question de l'éclipse de D'.

Mais nous devons savoir, conclut le Rav, que chaque crise prépare une naissance nouvelle. Le passage d'une ère à l'autre exige de nouvelles structures et une nouvelle adaptation, jusque chez nos gouvernants et nos juges.

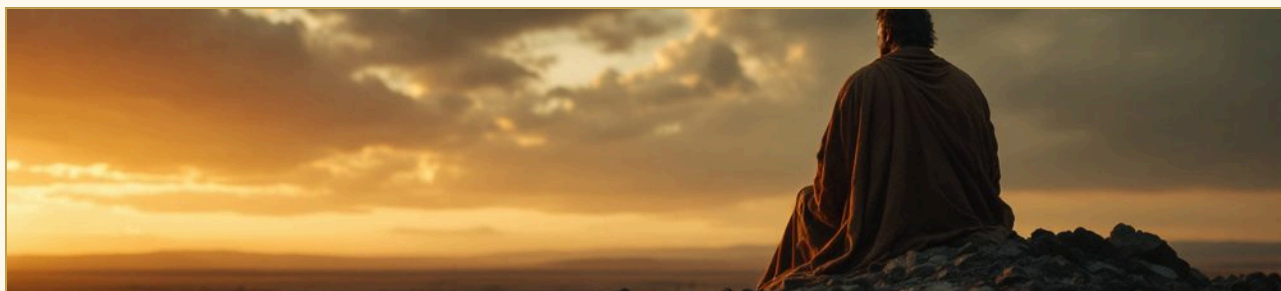
CONCLUSION DU RAV

Chaque fois qu'il y a des crises, c'est qu'elles préparent une naissance nouvelle.

LEÇON POUR LA TABLE

Toute famille traverse des crises : un déménagement, une maladie, un départ. En repensant à l'une d'elles, pouvons-nous dire ce qu'elle a fait naître ? Et laquelle traversons-nous peut-être en ce moment sans en voir encore le fruit ?

Iyov a-t-il existé ?



PRÉSENTATION

Nos sages proposent une dizaine d'époques pour situer Iyov : le temps d'Avraham, celui des explorateurs, celui d'A'hachvéroch... L'un d'eux va plus loin : Iyov n'a jamais existé, c'était une parabole.

LA QUESTION

Que change, pour le lecteur, le fait qu'Iyov soit de toutes les époques — ou de nulle part ?

LA RÉPONSE

« Iyov n'a pas existé et n'a pas été créé ; ce n'était qu'une parabole » (Baba Batra 15a).

On comprend qu'on le rattache à Avraham : éprouvé dix fois, il reçoit la promesse d'une descendance par Its'hak, puis l'ordre de l'offrir en holocauste. Les horizons se ferment. Mais dire qu'Iyov est de toutes les époques, c'est dire qu'il n'appartient à aucune.

Le Rav le dit à un auditeur : Iyov est un modèle d'être. Attention, Iyov, c'est vous, c'est moi, c'est l'autre ; il ne faut pas se focaliser sur un Iyov particulier de l'histoire. Cet Iyov du malheur nous habite tous, à des niveaux différents. Ceux qui ont vécu la tragédie de notre siècle ont tous été hantés par ses questions.

Mais on ne peut pas en rester là : on observe un deuil, et de ce deuil on doit se relever. Sinon, ce n'est pas seulement une mort qui nous affecte, c'est la mort de plusieurs générations.

CONCLUSION DU RAV

Iyov, c'est vous, c'est moi, c'est l'autre.

LEÇON POUR LA TABLE

Si Iyov est chacun de nous, quelle est la question d'Iyov que nous portons — le « pourquoi moi » que nous n'avons jamais osé dire à table ? Peut-on se la poser ensemble, sans chercher tout de suite à y répondre ?

Trois sources du malheur



PRÉSENTATION

Avant même d'ouvrir le livre, le Rav rappelle une distinction du Rambam. Tous les malheurs ne se ressemblent pas, et la question « pourquoi moi ? » ne se pose pas de la même manière pour chacun.

LA QUESTION

Quelles sont les trois sources du malheur, et laquelle nous engage vraiment ?

LA RÉPONSE

Le Rambam distingue trois sortes de maux qui atteignent l'homme.

Il y a d'abord ce qui ne dépend pas de nous : un enfant qui naît malformé, un tremblement de terre, un tsunami, un accident. Ce n'est pas notre faute, et cela soulève pourtant bien des questions.

Il y a ensuite les conditions historiques, totalement indépendantes de notre volonté, auxquelles nous sommes soumis et qui nous privent de tout ce que nous avons espéré. La société dans laquelle nous vivons peut nous opprimer et nous priver de ce dont nous aurions pu rêver.

Il y a enfin l'homme qui abuse, d'une manière ou d'une autre, de sa liberté et qui en subit les conséquences — et parfois ce n'est pas lui qui les subit, mais sa descendance. Le livre d'Iyov, dit le Rav, touche aux trois : il a un aspect tragique, un aspect idéaliste et une dimension prophétique.

LEÇON POUR LA TABLE

Devant une difficulté, nous mélangeons souvent ces trois sources. Prenons une épreuve récente de la famille : qu'est-ce qui ne dépendait de personne, qu'est-ce qui venait des circonstances, et quelle part, honnêtement, était entre nos mains ?

Le Satan, un messenger parmi d'autres



PRÉSENTATION

Le jour où les « fils de D' » se présentent devant l'Éternel, le Satan vient parmi eux. Un auditeur s'étonne : pourquoi D' aurait-Il besoin d'envoyer une telle force pour mettre en doute la justice d'Iyov ?

LA QUESTION

Qui est le Satan, et pourquoi a-t-il sa place parmi les messagers de D' ?

LA RÉPONSE

« Un jour, les fils de D' vinrent se présenter devant l'Éternel, et le Satan vint aussi parmi eux » (Iyov 1, 6).

Ces « fils de D' » sont Ses messagers : les vertus incarnées par chacun, qui gouvernent en quelque sorte la création par leur potentiel, leurs idées, leurs fonctions. Le Satan est du nombre. Son nom vient de sata, dévier, contourner. Or il faut parfois user de ruse pour éviter le danger ; le Satan a son rôle jusque dans les pulsions de l'homme.

Il est aussi celui qui hante notre esprit, nous remet en question, nous ronge de l'intérieur — et parfois nous conforte dans ce que nous croyons. Mais rien n'est gratuit : il attend quelque chose en échange.

Et il n'est pas si loin, répond le Rav : le Satan, c'est parfois ton voisin de palier ; il vit parmi nous. Ce peut être le fils, la femme, le mari : celui qui prend le contre-pied de tout et remet tout en question. La femme d'Iyov, qui l'invite à renier D', en devient la complice. Il faut en être conscient.

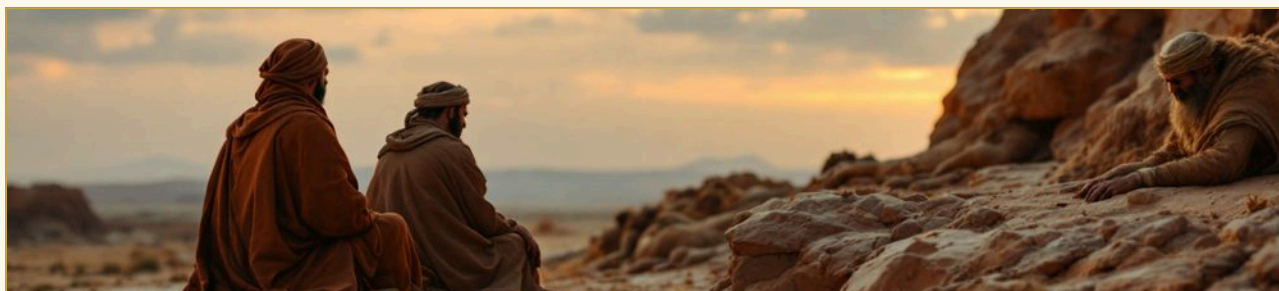
CONCLUSION DU RAV

Sachez que le Satan, il vit parmi nous, avec nous.

LEÇON POUR LA TABLE

Il y a dans chaque maison une voix qui conteste tout. Est-elle toujours un obstacle, ou nous oblige-t-elle parfois à mieux penser ? Comment distinguer, chez nous, la contradiction qui fait grandir de celle qui ronge ?

Consoler sans parler



PRÉSENTATION

D'Iyov, nos sages ont appris des règles du deuil. Puis viennent trois visiteurs, que le texte appelle ses « réïm ». Le Rav s'arrête sur ce mot, et sur le silence qui précède leurs discours.

LA QUESTION

Comment se tenir auprès de celui qui souffre — et qui est vraiment notre prochain ?

LA RÉPONSE

« Tu aimeras ton prochain comme toi-même » (Vayikra 19, 18) ; « Vous aimerez l'étranger » (Devarim 10, 19).

Celui qui est en deuil récite debout la bénédiction du juge de vérité : on se lève pour accepter le verdict, et pour affirmer que de ce deuil on se relèvera. Puis on déchire son vêtement. Mais ce qui laisse sur sa faim chez Iyov, c'est qu'il ne partage sa douleur avec personne.

Il y a trois mots pour dire l'ami : yedid, le bien-aimé, 'haver, le compagnon, et réa, le prochain. La Torah ne demande pas d'aimer son 'haver : elle dit d'aimer son réa, et d'aimer l'étranger. Le prochain est autre que vous ; l'amour se vérifie quand on aime quelqu'un de différent, non quelqu'un qui nous ressemble. Iyov, lui, n'a gardé que trois amis — de quoi dire : garde-moi de mes amis.

Ils se taisent pourtant d'abord. On ne cherche pas à consoler un homme plein d'amertume ni à discuter avec lui : il faut le laisser parler, c'est à lui de vous adresser la parole.

CONCLUSION DU RAV

L'amour se vérifie dans le fait que nous soyons portés à aimer quelqu'un de différent, non pas quelqu'un qui me ressemble.

LEÇON POUR LA TABLE

Face à la peine d'un proche, nous voulons souvent parler trop vite. Quand avons-nous su simplement être là, en silence ? Et qui, différent de nous, aurait besoin cette semaine que nous l'aimions comme un « prochain » ?

Trois amis, trois explications



PRÉSENTATION

Après le silence, les trois amis parlent. Elifaz, Tsofar, Bildad : chacun apporte une explication du malheur, et le Rav les présente comme trois grandes tendances de la pensée religieuse.

LA QUESTION

Quelles sont les thèses des trois amis — et laquelle contient une idée juste ?

LA RÉPONSE

« Souviens-toi donc : quel innocent a jamais péri ? » — Elifaz à Iyov (Iyov 4, 7).

Elifaz : si un malheur s'abat sur nous, nous en sommes responsables ; nous expions nos fautes ou celles de nos prédécesseurs. Cesse de clamer ton innocence, scrute tes actes et change d'orientation. Tsofar : D' n'éprouve que les justes, pour les faire accéder à un niveau supérieur ; tout malheur est dans l'intérêt de l'homme. Bildad : inutile de s'interroger sur la conduite du monde ; D' est le maître, à nous d'assumer notre sort en Lui restant fidèles.

Il y a une idée juste chez Elifaz, que reprend le Rambam : s'installer dans l'assurance de sa propre perfection, dire « je n'ai rien fait, je ne mérite pas cela », refuser de se remettre en question et de chercher comment sortir de l'épreuve, c'est un péché d'orgueil.

Iyov y tombe quand il énumère ce qu'il était : moi qui vivais de justice et de charité, respecté et aimé de tous, me voilà réduit à cela. La perte de reconnaissance le rend amer.

LEÇON POUR LA TABLE

Quand quelque chose va mal, chacun a sa « thèse » : c'est ta faute, c'est pour ton bien, n'en parlons plus. Laquelle utilisons-nous le plus souvent à la maison ? Et l'avons-nous déjà servie à quelqu'un qui avait surtout besoin d'être écouté ?

Elihou, le plus jeune



PRÉSENTATION

Un quatrième intervient, plus jeune que les autres : Elihou. Il donne en partie raison à chacun des trois amis, mais il ajoute un élément que personne n'avait vu.

LA QUESTION

Qu'apporte Elihou que les autres n'avaient pas dit ?

LA RÉPONSE

Le Rav : Iyov « ne réalise pas que sa vie elle-même est une bonté ».

Elihou fait la synthèse de tout. Mais son dernier mot vise Iyov lui-même : cet homme se considère comme un véritable interlocuteur de D', il veut s'adresser au juge de toute la terre, et il ne réalise pas que sa vie elle-même est une bonté, une bénédiction en soi.

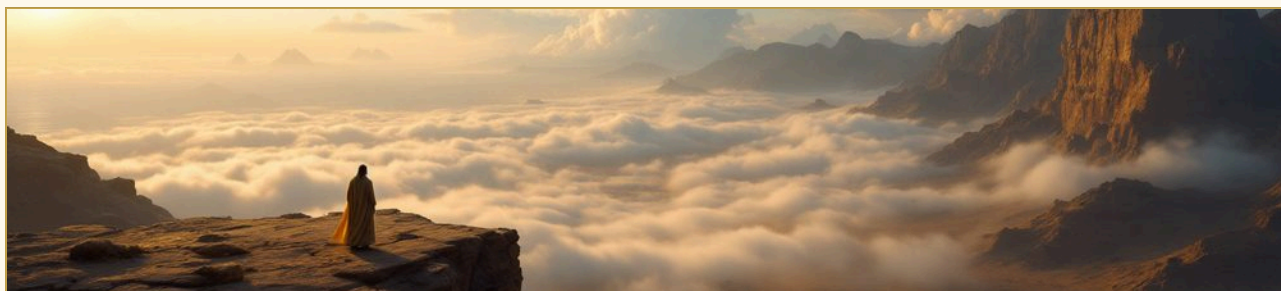
Qu'a-t-il donc à vouloir entrer dans les méandres de la justice divine, et à vouloir à tout prix mettre D' sur la sellette ? C'est audacieux, dit le Rav.

Iyov n'a pas encore trouvé sa place réelle, sa fonction réelle. Il réduit D' à une fonction de juge, presque à une fonction sociale, alors qu'il devrait plutôt se pencher sur ses propres obligations envers D', dans quelque condition que ce soit.

LEÇON POUR LA TABLE

Il nous arrive de tenir un compte serré de ce qui nous manque. Que chacun cite ce soir trois choses de sa vie qui sont simplement une bonté, sans les avoir méritées. Que changerait le fait de commencer par là ?

Où étais-tu quand J'ai fondé la terre ?



PRÉSENTATION

Iyov réclamait que D' sorte de Son silence. Quand enfin D' parle, Il ne commence pas par Iyov, mais par ses amis.

LA QUESTION

Que répond D' à Iyov — et pourquoi désavoue-t-Il d'abord ses amis ?

LA RÉPONSE

« Où étais-tu quand J'ai fondé la terre ? » (Iyov 38, 4).

D' commence par désavouer Elifaz et ses compagnons : ils ont très mal jugé Iyov. Il ne devait être l'objet ni de leurs accusations ni de leurs soupçons ; ils n'avaient pas à porter de jugement sur sa foi.

Puis Il répond à Iyov. Pour comprendre la relation de D' à Sa création, il faudrait d'abord comprendre la création elle-même. Où étais-tu quand J'ai fondé la terre ? Comprenais-tu les structures que J'ai données à Mon monde ? Les comprends-tu aujourd'hui ? Il ne te manque que la justice : tu voudrais la saisir, et devenir toi-même le garant de Ma justice.

Le Rambam l'explique : vos voies ne sont pas les Miennes. Vous êtes toujours focalisés sur l'individu, sur le détail ; Moi, c'est l'univers entier que Je gère, avec d'autres paramètres. Nous ne pouvons pas réduire D' à notre condition humaine.

CONCLUSION DU RAV

Nous ne pouvons pas réduire D' à notre condition humaine.

LEÇON POUR LA TABLE

Nous jugeons souvent une situation de notre seul point de vue. Pensons à une décision de famille qui nous a paru injuste : aurait-elle un autre sens vue de plus haut, pour l'ensemble de la famille ? Et quand avons-nous jugé trop vite la foi ou la conduite d'un autre ?

Tendre la main



PRÉSENTATION

À la fin du livre, l'Éternel rend à Iyov le double de tout ce qu'il avait. Mais le verset précise à quel moment : quand Iyov a prié pour ses amis — ceux-là mêmes qui l'avaient accusé.

LA QUESTION

Pourquoi la délivrance vient-elle quand Iyov prie pour les autres, et quel est le remède à la souffrance ?

LA RÉPONSE

« L'Éternel rétablit la situation d'Iyov quand il eut prié pour ses amis » (Iyov 42, 10) ; Berakhot 5b.

Il ne faut pas croire que D' se réjouit de la souffrance du juste. Il pleure autant que l'homme ; Il est en exil avec lui. Ce qu'Il attend, c'est que l'homme tende la main à son prochain.

Le Talmud le raconte : un maître rend visite à un autre, malade, et lui demande : tes souffrances te sont-elles chères ? Ni elles, ni leur récompense, répond l'autre. Alors, dit simplement le texte, il lui tend la main et le relève. Tendre la main à l'affligé, à celui qui a tout perdu : voilà la manière de consoler et de remédier aux maux de la société.

C'est pourquoi Iyov se lit le 9 Av. Ce jour-là, nous avons perdu notre sanctuaire et forcé D' à s'exiler avec nous. Nous n'avons pas su donner à notre foi sa véritable dimension ; nous l'avons trop souvent réduite à notre propre personne et à nos intérêts, sans bonté ni main tendue.

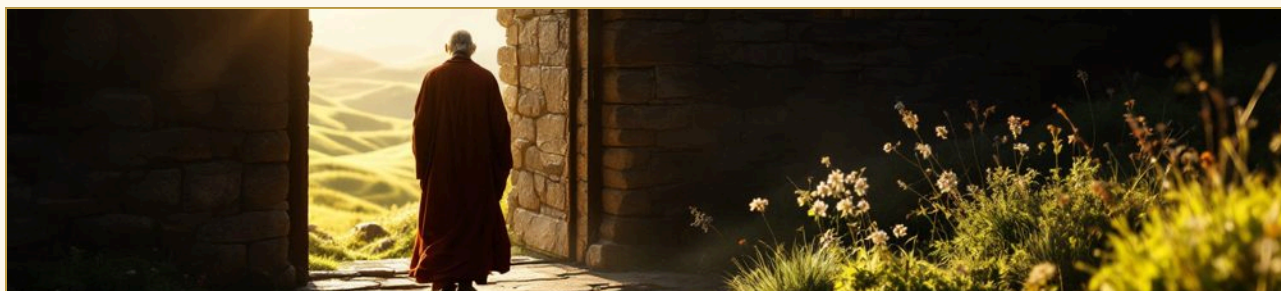
CONCLUSION DU RAV

Tendre la main à l'autre, faire preuve de cet amour vis-à-vis de l'autre, c'est une manière de traduire cet amour de D'.

LEÇON POUR LA TABLE

Le remède du Talmud tient en un geste : tendre la main. Qui, autour de nous, est « tombé » cette année et attend qu'on le relève ? Que chacun choisisse une personne et un geste concret pour la semaine qui vient.

Le juste qui n'est plus de son temps



PRÉSENTATION

Tsaddik vera lo, le juste qui souffre : le Rav en cite une définition inattendue, qui ne parle ni de faute ni d'épreuve, mais du temps qui passe. Et Iyov, à la fin, dit avoir enfin « vu ».

LA QUESTION

Comment un juste peut-il souffrir de ne plus être de son temps — et que signifie « maintenant mon œil Te voit » ?

LA RÉPONSE

« Par ouï-dire je T'avais entendu, mais maintenant mon œil Te voit » (Iyov 42, 5).

Un juste qui souffre, c'est un juste qui n'est plus de son temps : il continue de vivre dans le passé, il ne voit pas que le monde avance, qu'il faudrait se ressourcer et s'adapter aux nouvelles structures, sans garder à tout prix le langage du passé comme le seul qui vaille. La Torah dit d'ailleurs de s'adresser au juge « qui sera en ces jours-là » (Devarim 17, 9) : on ne dit pas que la génération passée valait mieux.

Comme l'homme évolue depuis l'enfance à travers des crises, un peuple doit savoir dépasser les siennes sans s'enliser. Avraham disait : je suis cendre et poussière — et c'est de ces cendres que l'on se refait.

Iyov finit ainsi : jusqu'ici je T'entendais à travers des discours, des sermons, des recettes de foi ; maintenant je Te vois, je réalise Ta présence. C'est ce qu'avait atteint Avraham : un service par amour, qui n'attendait rien et qui plaidait la justice pour les autres, jamais pour lui.

CONCLUSION DU RAV

Maintenant je Te vois, maintenant je réalise Ta présence.

LEÇON POUR LA TABLE

Chaque génération a son langage. Quelle phrase, quelle habitude de la maison répétons-nous parce que « cela s'est toujours fait ainsi » ? Parents et enfants : que chacun dise ce qu'il aimerait que l'autre comprenne de « son temps ».